

Le testament politique de Julius Streicher

Traduction de l'anglais par Valérie Devon

Ma déclaration



Devise : *"Brouillée par les faveurs et les haines des partis, son image historique varie à travers l'histoire."*

Friedrich Schiller.

Par stupidité, méchanceté et lâcheté, certains contemporains ont cru qu'ils pouvaient et même devaient, dégrader et mal interpréter, autant le contenu que la forme de mon travail de 25 ans d'illumination en paroles et texte. La plupart de ces critiques n'ont pas forgé leur opinion selon leur propre connaissance, mais plutôt par le truchement balbutiant servile de l'opinion d'un autre. Ces notes portant sur ce qui fut la période la plus difficile à vivre pour le peuple allemand sont consacrées à la réflexion pour ces contemporains et juges douteux et à tous ceux qui souhaitent les connaître.

Mondorf au Luxembourg, Maison des détenus,
Été 1945.
Julius Streicher

L'appel du destin

J'avais cinq ans et je vivais dans un village quand, pour la première fois, j'ai entendu le mot "*juif*". Je l'ai entendu de la bouche de ma mère. Elle avait choisi, commandé et payé à l'avance le tissu pour un costume pour mon père auprès d'un colporteur d'après un échantillon. Lorsque le paquet est arrivé, le tissu ne correspondait pas à la couleur et à la qualité de l'échantillon. Ma mère se sentit trompée et nous, ses enfants, nous pleurâmes avec elle.

Quand je suis allé à l'école et en classe de religion, j'ai appris de la bouche du prêtre le martyr du sauveur de la chrétienté. Je fus rempli d'horreur par le rapport selon lequel les juifs, à la lumière du sauveur ensanglanté, n'avaient éprouvé aucune pitié et n'étaient pas satisfaits de la torture infligée au prisonnier, et ils demandaient sa crucifixion, même si le gouverneur romain Pilatus pouvait réfuter l'accusation selon laquelle Jésus, dans sa lutte contre les pharisiens juifs, avait violé le droit pénal. Dans ce cours de religion, un premier soupçon naquit en moi : la nature du juif est particulière.

En 1909, je fus affecté comme professeur à l'école primaire municipale de Nuremberg et je quittai mon bourg bavarois-souabe. À cette époque, la lutte pour libérer l'éducation scolaire du milieu clérical faisait rage avec une intensité particulière, et comme les enseignants croyaient avoir trouvé une aide parlementaire dans le parti démocratique, c'était une conséquence tout à fait naturelle qu'en tant que représentant des jeunes enseignants, je veuille intervenir dans le parti démocratique.

Je surmontais vite ma réticence intérieure et je me tenais maintenant pour la première fois de ma vie à la chaire d'un haut-parleur politique. Je parlai sans détour, je dis ce qu'une voix intérieure m'ordonnait de dire. Mon discours achevé, des applaudissements m'ont fait monter le rouge aux joues. Une partie de l'auditoire n'avait pas applaudi. Ils me regardaient avec des yeux étrangement interrogateurs. Il ne s'agissait pas de jeunes avocats. La plupart d'entre eux avaient l'air différent de ceux qui avaient applaudi. Quand je suis rentré chez moi à une heure tardive, réfléchissant, le député aux yeux bleus de la Cohn Banking House posa sa main sur mon épaule et dit avec sagesse : "*Streicher, laissez-moi vous dire quelque chose. Je travaille dans une entreprise juive. J'ai appris à rester silencieux dans les moments où mon cœur allemand aurait volontiers parlé, et je parle souvent dans des moments où je resterais volontiers silencieux. Les juifs sont en effet peu nombreux, mais ils sont géniaux dans le pouvoir qu'ils ont réalisé économiquement et politiquement, et ce pouvoir est dangereux. Vous êtes, mon cher Streicher, encore*

jeune et ambitieux et vous dites ce que vous pensez. Mais rappelez-vous toujours ce que je vous ai dit : les juifs sont une puissance et cette puissance est dangereuse, très dangereuse ! "

Dans les temps qui suivirent, je devais souvent me souvenir de cet homme avisé, et aujourd'hui aussi je dois le faire dans la maison des détenus à Mondorf au Luxembourg.



Ashcan, ou enclave continentale pour prisonniers de guerre n°32, était un camp allié de prisonniers dans l'Hôtel Palace de Mondorf-les-Bains, au Luxembourg, pendant la Seconde Guerre mondiale. Ici la "classe de 1945", Julius Streicher est en haut à droite.

Déjà, peu de temps après le début de la Première Guerre mondiale, des voix se sont élevées pour signaler que la masse des juifs obligés de faire leur service militaire se tenaient à l'écart du front, afin de sauver leur peau, mais on en trouvait encore plus dans les bureaux de l'économie de guerre de la nation. L'ordre délivré aux bureaux de l'armée par le ministre de la guerre en 1916 concernant la participation militaire des juifs selon le nombre et la nature dut être annulé parce que les juifs avaient informé le gouvernement impérial que l'exécution de cet ordre mettrait en danger la signature du prêt de guerre. Quand j'ai pensé à ces événements du milieu de la Première Guerre mondiale, le soupçon enfantin de l'existence d'une question juive fut remplacé par une connaissance sérieuse et approfondie.

Cette première connaissance de l'existence d'une question juive fut confortée par de nouvelles expériences. Déjà à l'été de 1918, de nouvelles rumeurs de l'arrivée imminente d'une tempête politique nous parvenaient de derrière le front encore et encore, ce qui mettrait rapidement fin à la Première Guerre mondiale. Les slogans qui accompagnaient ces rumeurs étaient les mêmes que ceux avec lesquels la propagande ennemie remplissait les tracts largués sur les tranchées allemandes. Le moral de guerre allemand, la pensée allemande, étaient supposés s'effondrer totalement. Il devint bientôt clair pour moi qui étaient les promoteurs secrets de la propagande de la subversion de ce côté-là et de ce côté-ci, quand le premier jour de l'armistice, sur les tranchées qui étaient maintenant sécurisées, un soldat soviétique avec un brassard rouge et un sergent français se serrèrent la main en souriant. Tous deux étaient juifs. La volonté de l'esprit juif avait poignardé le moral de guerre allemand dans le dos, ce qui fut exprimé plus tard par la bouche d'un Jurgen Troller, d'un Erich Muehsam et d'un Kurt Eisner : que la trahison contre la patrie était de l'héroïsme et la défaite de l'Allemagne était l'œuvre de leur vie. Sans le savoir, l'armée qui était restée invaincue dans les combats de la guerre mondiale, bouleversée par la cruauté de l'armistice dictée et sous la supervision des soldats soviétiques rouges, revint dans la honte d'une patrie trahie.

Quand le grand crime sanglant de la révolution fut passé, un désespoir terne recouvrit comme un énorme linceul le moral allemand et le désir profond d'une nouvelle poigne dirigeante forte remplissait les cœurs de ceux qui avaient encore l'espoir. Plus d'une décennie devait passer avant que cet espoir ne se réalise tel un miracle.

Moi aussi, je suis revenu de la Première Guerre mondiale dans cette nouvelle Allemagne, dont les parvenus marxistes avaient prédit que ce serait un Reich plein de beauté et de dignité. Moi aussi, je me suis détourné avec dégoût de l'actualité et j'ai cru que je devais attendre dans un coin jusqu'à ce qu'un miracle de secours arrivât. Comme avant la guerre, j'ai vécu mon boulot de professeur et éducateur de la jeunesse allemande. Mais dans mes heures de repos, j'allais dans la solitude rurale avec de la peinture et des pinceaux afin de retrouver le Dieu qui avait créé la grandeur historique du passé allemand.

Puis, une voix me cria : tu es une partie de ton peuple et tu le resteras même dans des moments où tu crois qu'il n'y a plus d'espoir. Tu ne peux que continuer à vivre, si ton peuple continue à vivre, et tu périras, si toi non plus tu n'aides pas à surmonter l'abîme ! C'était pour moi le premier appel du destin.

Y a-t-il une question de race ?

Le hasard m'a conduit par une soirée de décembre 1918 à l'auberge "*Kulturverein*" à Nuremberg, dans la grande salle où un groupe de citoyens se réunissait chaque semaine. L'orateur, l'ingénieur Karl Maerz, était un homme du plus noble caractère et d'un grand prestige. J'ai entendu de sa bouche un exposé sur la question juive qui éclaira davantage ma prise de conscience déjà croissante. Je commençais aussi à lire des publications et des livres éclairés. Ce faisant, je tombais sur les jugements que les grands hommes de l'antiquité, du Moyen Âge et de l'ère moderne avaient prononcés sur l'essence du Judaïsme et son fonctionnement dans la vie des gens. Je fus profondément ravi par cette découverte et tout aussi choqué, parce que j'apprenais alors que depuis 4.000 ans, un ennemi mondial aurait existé, qui a réussi, jusqu'à

présent, à pratiquer ses méfaits camouflé sous le masque de *"peuple de Dieu"*. Toutefois, la porte à la compréhension finale fut ouverte par l'affirmation du juif Israël, qui, en raison de ses services en tant que ministre-président anglais, fut anobli et devint Lord Beaconsfield. Dans son livre *"Endymion"*, il affirme : *"La question de la race est la clé de l'histoire mondiale."*

Ainsi donc, la déclaration selon laquelle il existe une question de race et que la connaissance de cette question est capable d'éclaircir le parcours souvent si mystérieux des événements mondiaux nous vient de la bouche même de l'un des plus grands hommes de la communauté juive. Avec cette clé, les forces constructrices et destructrices de ces événements mondiaux devraient, par un examen, être rendues visibles pour les lecteurs de mes notes qui ne sont même pas encore dans le vestibule de la connaissance.

Qu'est-ce que l'on entend par race ? La science répond :

"Une communauté élargie d'êtres humains, qui, sous leur forme physique et leur nature intellectuelle-psychologique, se ressemblent et qui transmettent leurs traits physiques et leurs traits intellectuels et psychologiques à leur descendance par l'hérédité, qu'on appelle la race."

La science a homologué une demi-douzaine de races humaines, la plus créative et donc la plus précieuse, cependant, est la race nordique. La science désigne en tant que race nordique les êtres humains noblement formés, de grande taille, au crâne long, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la peau claire, équipés du don intellectuel-psychologique du courage face à la mort, de persévérance, de véracité, de fidélité, de conscience et d'énergie constructive. C'est cette communauté de sang d'êtres humains qui a survécu au processus de sélection (ceux se trouvant dans l'incapacité physique, intellectuelle et psychologique périrent) de l'ère glaciaire de l'Europe du Nord qui s'est terminée il y a 12.000 ans. Cette race nordique, avec son esprit d'humanité proche de Dieu, a créé des valeurs immortelles. Elle a inventé la culture du grain à partir de graminées sauvages, l'élevage d'animaux domestiques, elle a inventé la charrue, l'utilisation du minerai et a révélé dans son énergie créative l'appel divin pour être la race choisie pour le commandement. Depuis la nuit des temps, d'innombrables colonnes de paysans issus de cette race nordique, se sont déplacées vers le Sud et vers le Sud-Est pour chercher de nouvelles terres où s'établir à nouveau. Si, dans la période suivante, les grandes cultures de l'Inde, de la Perse et de l'Asie Mineure fleurirent, et une Grèce et Rome purent surgir, dont les créations, dans leur beauté et leur puissance, même dans leurs ruines, rayonnent encore pleinement aujourd'hui, alors c'est dû à la volonté du créateur et à l'énergie constructive de la race nordique.

Les peuples et la race ne sont pas la même chose. Alors qu'une race représente une communauté de sang d'êtres humains physiquement et intellectuellement-psychologiquement semblables, un peuple est une communauté de non-égaux. Dans un peuple, il y a de grandes et petites personnes, des crânes longs et des crânes ronds, certains avec une peau claire, d'autres à la peau jaune ou brune, des personnes aux cheveux blonds, bruns ou noirs, aux yeux bleus ou marrons ou noirs. De même, leur nature intellectuelle-psychologique est diverse. Au cours des millénaires, les descendants de la race nordique se sont presque fondus dans les peuples du Sud de

l'Europe dans un mélange racial de couleur, alors que chez les peuples du Nord de l'Europe ils restent encore en nombre important, donc aussi en Allemagne.

Si les Allemands sont même aujourd'hui appelés "*Allemands*" par les autres peuples, c'est un souvenir du temps où l'homme germanique, en tant que descendant de la race nordique, était encore la dernière grande source de sang à partir de laquelle les autres peuples recevaient encore et encore le nouveau sang créateur.



C'est le sang germanique qui, pour le peuple anglais, a créé cet homme si noblement formé physiquement et si intrépide psychologiquement, si tenace et persévérant dans la poursuite de ses objectifs, qu'il devait inévitablement devenir le créateur du plus grand empire de l'ère moderne. Et s'il fut possible qu'un nouveau monde vit le jour en l'espace de quelques siècles, en Amérique du Nord, d'une telle énergie formatrice et d'une telle envergure, ce fut encore l'acte d'êtres humains de forme et d'âme nordiques.

Une ancienne sagesse paysanne dit : la valeur utile des animaux domestiques reste préservée tant qu'une haute qualité raciale reste préservée. Mais leur performance diminue et leur apparence aussi, si une race de haute qualité est mélangée à des races de médiocre performance. Il en va de même avec les races humaines. Tant que la race nordique s'est propagée dans son propre sang, sa forme physique et noble est restée préservée. L'essence

psychologique, et donc l'énergie constructive de l'esprit, a également été transmise à la progéniture. Mais au moment où l'homme nordique commença à mélanger son sang avec celui d'autres races, la forme nordique et l'essence nordique se perdirent dans sa progéniture. C'est une loi de la nature : ce qui est élevé ne se conserve que dans ce qui est élevé, le sacré seulement dans le sacré. Si la barrière de cette loi de la nature est franchie, si les races commencent à se mélanger, la valeur unique de ce qui est élevé et précieux coule dans le marécage de ce qui est bas et sans valeur.

C'est le diable qui apporta aux premiers êtres humains légendaires, Adam et Eve, la conviction que l'homme pourrait être l'égal de Dieu ; parce qu'ils ont cru aux insinuations diaboliques, ils ont perdu leur paradis. C'est aussi le diable qui a donné au monde la doctrine de l'égalité humaine. Le premier péché contre le sang s'est produit au moment où le premier mélange du sang d'êtres humains nordiques avec le sang d'autres races a commencé, et le péché originel est né. La discorde psychologique et l'insatisfaction, et donc le malheur, se sont répandus chez les êtres humains.

Ainsi, le secret n'est plus un secret, maintenant nous le savons : par le mélange du sang de la race nordique avec le sang des races humaines colorées, l'âme créatrice nordique, avec la forme noble nordique du corps, a péri dans le marécage racial du Sud et de l'Asie Mineure. Avec la disparition des êtres humains de la race nordique de ces terres, leurs créations culturelles ont aussi invariablement dû s'achever. Si donc les cultures de l'antiquité n'ont été transmises à notre époque que sous forme de ruines, cela témoigne du drame racial qui a eu lieu il y a quelques millénaires : le déclin de la race nordique.

Madison Grant, le grand prophète des États-Unis d'Amérique, a proclamé dans son *"Déclin de la grande race"*, paru en 1913, qu'également dans ce melting pot qu'est l'Amérique du Nord et dans lequel la race nordique a commencé à s'accoupler avec des gens de race colorée, l'homme créatif de race nordique s'enfonce inéluctablement dans le marécage racial et, avec ce naufrage, la grande lumière que les gens de la race nordique ont apportée dans le monde s'éteint.

Israël Lord Beaconfield a donc raison quand il dit qu'il y a une question de race et que seule la connaissance de cette question permet d'éclairer nombre d'évènements historiques qui jusque là paraissaient incompréhensibles.

Le destructeur du monde

Le peuple juif a émergé du chaos racial du Proche-Orient, où l'homme nordique, dans sa recherche de nouvelles terres, a rencontré des peuples jaunes, bruns et noirs et a mélangé son sang avec ces peuples colorés. L'érudit juif Otto Weininger affirme cela dans son œuvre *"Race et caractère"* [*"Geschlecht und Charakter"*]. Il écrit :

"Le mélange de sang mongol a donné à de nombreux juifs une couleur de peau jaunâtre et le mélange de sang nègre a créé des juifs chez qui l'on trouve souvent des lèvres gonflées et des cheveux bouclés".

Il n'y a pas de peuple dans lesquels la plénitude du mélange est si manifeste que chez les juifs. Le peuple juif a absorbé les éléments sanguins de toutes les races, dans une large mesure, le sang de la race nordique aussi. Dans chaque mélange de sang, un mélange de valeurs intellectuelles-psychologiques a également lieu. La diversité du sang juif a créé le type racial physique et intellectuel-psychologique que l'on appelle juif. Mais la diversité du sang juif a également déterminé le chemin inhabituel que les juifs ont commencé à prendre, quand ils ont élevé leur *"sélection"* au droit divin et ont donc créé cet isolement qui garantit au peuple juif sa préservation en tant que peuple et race jusqu'à nos jours. L'Écriture sacrée des juifs, l'Ancien Testament, fournit des



Otto Weininger, 1880 - 1903

informations à ce sujet. Dans le livre de Moïse, chapitre 17, il est rapporté que le dieu juif Jéhovah a fait un pacte avec le patriarche du peuple juif, Abraham, qui devait simultanément être un pacte pour tous les juifs pour l'éternité. La déclaration du pacte est la suivante :

"Je veux établir un pacte entre moi et ta semence et cela devrait être un pacte éternel!"

Comme le pacte devait être fait pour l'éternité et être indissoluble, un signe également permanent du pacte fut décrété :

"Tout ce qui est mâle parmi vous, doit être circoncis sur le prépuce. Cela devrait être un signe du pacte entre moi et toi."

Il ne fait aucun doute que seuls les circoncis étaient censés être reconnus comme membres du pacte. Il est écrit :

"Et quiconque n'est pas circoncis sur la chair du prépuce, devrait voir son âme exterminée."

Avec cette détermination de la sélection divine, les juifs créèrent pour eux-mêmes un camouflage qui contribuait à la tolérance des juifs par la chrétienté qui, à certains moments, allait même jusqu'à défendre les intérêts juifs.

Un peuple qui se déclare être le peuple choisi par Dieu doit aussi se fixer un objectif de vie qui n'est pas commun. Dans le premier livre de Moïse, chapitre 15, Jéhovah parle à Abraham :

"Je veux bénir votre semence et la multiplier comme les étoiles dans le ciel et comme le sable de la mer. Votre semence possédera les portes du monde !"

Les portes du monde ! Avec cette promesse de leur dieu Jéhovah, la création d'une domination du monde juif fut un commandement pour les juifs.

Puis les juifs, après un séjour de près de 500 ans en Égypte, durent à nouveau partir, ils cherchèrent à se servir de la terre de Canaan. C'était une terre qui avait été rendue si fructueuse par les paysans venus du Nord qu'on pouvait dire que, sur cette terre, le lait et le miel coulaient.

La reconnaissance que les juifs montrèrent à leur pays d'accueil avant leur départ d'Égypte est rapportée dans le deuxième livre de Moïse, chapitre 12 :

"Tout premier-né du premier fils du Pharaon au premier fils du détenu en prison et le fils de la femme de ménage dans le moulin furent assassinés, il n'y eut pas de maison où ne se trouva un mort".

Moïse fut le chef de l'Égypte. Il n'avait pas négligé de faire en sorte que son peuple emmène les trésors d'or et d'argent des Égyptiens. Déjà à cette époque, il y avait une sous-humanité chez les peuples qui faisait bon ménage avec les juifs. Il est écrit :

"Et avec eux est arrivée aussi d'Égypte une grande populace [Pöbelvolk], des moutons et du bétail."

Cette "populace" était alors celle qui donnait son sang pour les juifs lors de l'invasion de la terre promise de Caanan.

Le dieu juif Jéhovah a pris la direction du conseil de guerre pour la conquête de la terre de Canaan. Dans le quatrième livre de Moïse, chapitre 33, il est écrit :

"Et le Seigneur (Jéhovah) parla avec Moïse dans les domaines du Moabiter sur le Jourdain et dit : lorsque vous aurez traversé le Jourdain dans le pays de Canaan, vous devrez expulser tous les habitants et détruire tous leurs autels et sanctuaires sur les hauteurs, afin que vous preniez la terre et y résidiez. Vous devrez diviser les terres par la loterie parmi vos familles."

Dans le cinquième livre de Moïse, chapitre 20, Jéhovah se fait encore plus clair :

"Lorsque vous arrivez devant une ville, vous devriez lui offrir la paix. Si elle répond paisiblement, tous les gens qui s'y trouvent devraient être rendus tributaires et subordonnés à vous. Si une ville ne veut pas négocier pacifiquement avec vous, alors assiégez-la. Et quand le Seigneur, votre Dieu, la met dans votre main, vous devez tuer avec l'épée tout mâle qui s'y trouve, n'épargnez rien qui ait encore un souffle de vie."

Et les juifs ont agi comme leur dieu leur avait dit par la voix de Moïse. Dans le quatrième livre de Moïse, chapitre 31, il est écrit :

"Et les enfants d'Israël firent prisonniers les femmes et les enfants, tout leur bétail, toutes leurs propriétés et leurs biens, ils ont volé, et ont brûlé avec le feu toutes les villes et tous les villages, et ont pris tout le butin et tout ce qui pouvait être pris, les gens et le bétail."

Toutefois, le maréchal juif Moïse n'était pas satisfait de cela, car il est écrit :

"Et Moïse se mit en colère contre les chefs de l'armée et leur dit : pourquoi avez-vous laissé vivre toutes les femmes : étranglez maintenant tout ce qui est masculin parmi les enfants, toutes les femmes qui ont connu et dormi avec des hommes, mais tous les enfants qui sont des femmes et qui n'ont pas connu d'hommes, laissez-les vivre pour vous-mêmes !!!"

Deux questions se posent : est-ce qu'un dieu qui a fait un pacte uniquement avec le peuple juif et qui a commandé à ce peuple les plus horribles pillages et exterminations d'autres personnes, peut-il aussi être simultanément le dieu des chrétiens qui, à travers ses prêtres, a prêché la charité ?

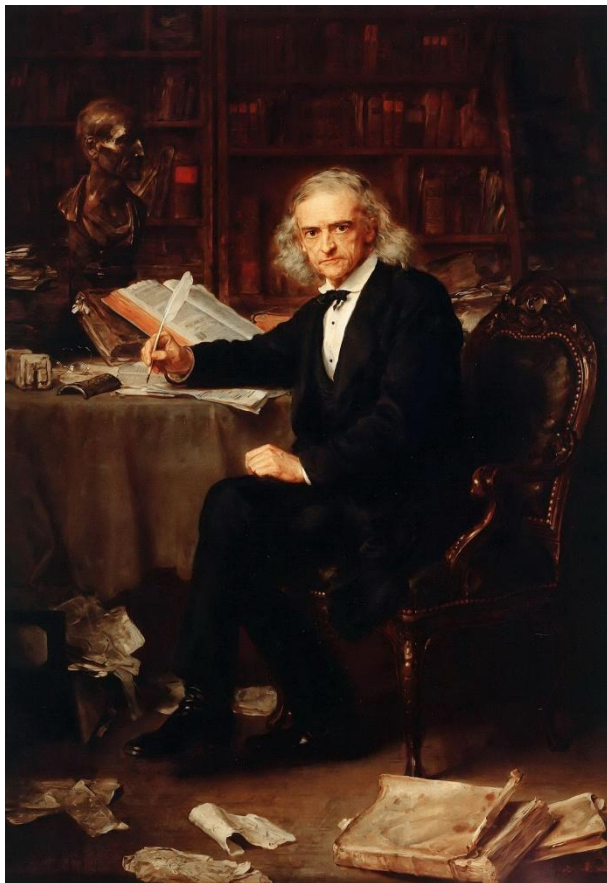
Deuxièmement : si les "criminels de guerre" sont censés avoir existé, où doit-on alors rechercher leur professeur ?

Dans le cinquième livre de Moïse, chapitre 11, Jéhovah fait la promesse suivante aux juifs :

"Tous les endroits sur lesquels se pose la plante de vos pieds doivent être les vôtres, du désert et de la montagne du Liban, et des eaux de l'Euphrate à la mer occidentale doivent être vos frontières. Personne ne pourra vous résister."

Ainsi, c'est ce qui s'est produit. Personne ne résista aux méthodes de guerre juive. Les terres en plein essor, les grandes cultures de l'antiquité furent détruites et avec elles les peuples qui les ont créées. La question de la race est la clé de la connaissance de cet événement.

Quand les Romains commencèrent à mener leurs batailles sur le sol grec, le ver de la pourriture avait déjà fini son travail chez les Grecs. Tous les descendants nordiques courageux et créatifs de cette terre qui n'avaient trouvé leur fin dans les guerres fraternelles des tribus ou dans les guerres perses, s'étaient déjà depuis longtemps propagés par des enfants issus de femmes de moindre sang. Le noble, dans ses proportions si belles du corps grec, et l'esprit proche de Dieu qui résidait à l'intérieur, était devenu une rareté. La Grèce était devenue le terrain de jeu des races mixtes et juives, c'est par leur turpitude intellectuelle-psychologique, que sa beauté devait inévitablement disparaître.



Theodor Mommsen, 1817 - 1903

Mais le peuple romain se trouvait lui aussi déjà depuis longtemps dans un état de dissolution. Là encore, les guerres fraternelles et surtout la guerre d'anéantissement contre Carthage eurent pour effet de faire perdre son sang à l'homme nordique, perte dont Rome ne put plus se remettre. L'expansion suivante dans les profondeurs de l'Afrique et en Asie ne pouvait plus cacher l'inéluctable déclin. L'importance de l'implication des juifs dans le déclin du peuple nordique des Romains est affirmée par le grand historien allemand Theodor Mommsen dans son *"Histoire romaine"*, les juifs du peuple romain étaient *"un ferment de décomposition"*.

Quand il advint que les terres promises sur la Méditerranée devinrent rares, le regard juif fut dirigé vers la terre vierge du Nord, la terre de l'homme germanique. Déjà dans les premières colonies romaines du Rhin et du Danube, les groupes ethniques allemands sont entrés en contact avec des juifs qui, en particulier en tant que fournisseurs de marchandises humaines dans les profondeurs de l'Asie et en Afrique et avaient réussi à générer d'énormes profits. Mais seul le christianisme croissant ouvrit finalement au peuple juif les portes du Reich de l'homme germanique. La volonté de l'homme germanique à la résistance, résultant de l'instinct, était désormais bridée par la doctrine de l'Église selon laquelle

les juifs étaient le peuple choisi par Dieu et donc le porteur du salut pour l'humanité. Quiconque offensait les juifs, offensait le commandement de la charité et donc Dieu.

Mais il était inévitable que l'homme germanique, tourmenté par l'usure des intérêts juifs, se lève encore et encore en une résistance sanglante et entraîne les expulsions des juifs qui, même aujourd'hui, sont présentées par les juifs et les gnomes juifs comme un Moyen Âge "sombre". Si déjà à cette époque, les peuples d'Europe germanisés ne purent se libérer définitivement de l'exploitation juive et de l'empoisonnement physique et psychologique, c'est à cause des dirigeants de cette époque, des nobles, des rois et des empereurs, dont les juifs étaient parvenus à devenir les percepteurs, les conseillers et les médecins personnels.

Les juifs résidaient encore dans des ghettos qu'ils avaient eux-mêmes choisis et ils n'avaient toujours pas encore atteint ce qu'ils cherchaient sans relâche : l'abolition des lois anti juives qui les qualifiaient de ce qu'ils étaient en réalité : un peuple-étranger et un sang étranger. Seule la force, le renversement de l'État, pourrait finalement ouvrir le chemin pour l'accession aux positions clés de l'État. Il en est ainsi du premier grand renversement d'État en Europe, la Révolution française. Les historiens juifs se vantent légitimement de la révolution française comme de l'une de leurs plus grandes œuvres. La Révolution française a non seulement donné aux juifs l'égalité civile en France, mais aussi les révolutions des années 1848/49, qui ont entraîné la chute dans les autres grands États d'Europe des dernières lois de protection qui avaient été établies contre l'infiltration des juifs dans la vie de l'État. Sachant que la révolution française avait servi aux intérêts juifs, Goethe le fit écrire dans son "*marché annuel de Plunderweilern*" :

*"Ce peuple intelligent ne voit qu'un chemin ouvert,
Tant que l'ordre reste établi, il n'a rien à espérer."*

Maintenant que le peuple juif avait réussi à obtenir des droits égaux pour les peuples, il entreprit d'ajouter le pouvoir politique à son pouvoir monétaire. *Divide et impera* ("*Diviser pour mieux régner*"). Les gens étaient divisés entre pro-nationalistes et anti-nationalistes, entre conservateurs et libéraux, entre dénominations et partis libres. Dans chaque parti, les juifs se firent instigateurs et bénéficiaires. Là où cela s'avérait nécessaire, les juifs se sont camouflés derrière un certificat de baptême de n'importe quelle dénomination. Le juif obtenait ainsi dans tous les peuples la majorité parlementaire, et ainsi parvenait à tout moment à ses objectifs politiques. Ces majorités n'ont pas remarqué à qui elles donnaient leurs votes. Mais le juif Karl Marx a créé l'arme la plus puissante pour le peuple juif via l'organisation de l'Internationale rouge du prolétariat. Convaincu de se libérer ainsi du capitalisme mondial, le prolétariat international, en tant que troupe d'assaut des révolutions, sans s'en rendre compte, a encore et encore servi les intérêts mondiaux de ses propres bourreaux.

Mais si un peuple possède encore des forces qui ne peuvent être battues de l'intérieur, c'est alors la perte de sang par la guerre lors de la révolution suivante qui est employée. Le Dr Jonak von Freyenwald a recueilli dans son livre "*Affirmations juives*" plus de mille paroles de juifs de premier plan, dans lequel est admis avec une franchise brutale que la Première Guerre mondiale n'était pas seulement une entreprise commerciale de la haute finance internationale, mais aussi un moyen pour

que le peuple allemand, faisant toujours barrage à la demande juive d'une domination mondiale, soit réduit à l'état d'impuissance.

La résistance, à laquelle les juifs se voient exposés chez tous les peuples, s'appelle "*l'antisémitisme*". Les juifs et les camarades juifs ont affirmé que "*l'antisémitisme*" est une invention malicieuse des Nationaux-Socialistes allemands. Le leader juif Theodor Herzl répond ainsi... Dans son "*Journal intime*" publié :

"L'antisémitisme existe partout où les juifs en plus grand nombre se retrouvent avec des non-juifs. Mais dans les pays où il n'y a pas encore d'antisémitisme, les juifs l'importe."

Avec cette affirmation, Theodor Herzl admet l'existence d'une question juive et il reconnaît aussi que la résistance qui en résulte doit être recherchée dans la nature juive. Une telle affirmation l'a amené à donner naissance au mouvement sioniste avec pour but : la création d'un foyer national pour tous les juifs.

Le combat commence

Ainsi armé de connaissance et de capacité de détection, j'entrai dans le combat. Si le peuple allemand voulait reprendre l'autodétermination de sa vie culturelle et nationale, ce peuple devait alors reconnaître l'ennemi qui l'a plongé dans le malheur, et il fallait qu'il prenne conscience que l'énergie pour sa renaissance et donc l'énergie pour briser les chaînes que l'ennemi lui avait mises à l'intérieur et à l'extérieur, ne pouvait venir que de lui-même.

"Venez tous !" Ainsi criaient encore et encore les affiches rouge sang sur les piliers publicitaires et murs en construction dans "*la masse humaine*". Et ils sont tous venus. Le Herkules-Velodrom, le bâtiment d'assemblée des ouvriers marxistes organisés, était rempli de gens de l'usine, hommes et femmes, anciens et jeunes. Un délégué des décideurs de la révolution de novembre prit la parole ; chacun savait que le pouvoir qu'ils avaient atteint ne durerait qu'aussi longtemps qu'ils garderaient le prolétariat dans la foi. Dans la foi que la révolution avait vraiment amenée aux gens dans l'usine la libération de la servitude capitaliste. Parmi les milliers de personnes inconnues, je me sentais aussi comme un inconnu. Il s'agissait de phrases usées telles qu'on pouvait les lire jour après jour dans la presse marxiste. C'était une agitation sauvage contre tout ce qui était nationaliste et une louange obscène de la trahison contre la patrie par l'Internationale. Quelqu'un remarqua que l'orateur lui-même ne croyait pas ce qu'il disait, ainsi il ne fit aucune forte impression sur le cœur des auditeurs. Et par conséquent, les applaudissements qui clôturèrent son discours furent froids et forcés.

J'ai demandé à prendre la parole. Des milliers d'yeux interrogateurs étaient braqués sur moi alors que je montai sur la plate-forme aux rideaux rouges et je commençai à parler. Je ne sais plus ce que j'ai dit. Mais je n'oublierai jamais la tempête d'applaudissements qui fit rage autour de moi et m'accompagna dans la paix d'une nuit de janvier de l'année 1919 saturée d'étoiles.

Huit jours plus tard. Encore l'appel "*à tous*" et encore des applaudissements pour l'orateur, une invitation aux applaudissements par quelques mains prolétariennes. Et j'ai demandé à nouveau à prendre la parole. "*Un M. Streicher est de nouveau là pour*

parler. Devons-nous le laisser parler ?" Des cris : "Laissez-le parler !" Et j'ai à nouveau pris la parole. Mais à peine les premiers mots eurent-ils quitté ma bouche, que des cris de protestation arrivaient des premières chaises : "Arrêtez ! C'est un provocateur ! C'est un ennemi des travailleurs ! Fichez-le dehors !" Et, sous les crachats et maudit par la "masse humaine" agitée, je quittai pensif le bâtiment dans lequel huit jours plus tôt j'avais été applaudi chaleureusement.

Mais [le bruit] s'était répandu dans les usines et les auberges : "Voilà quelqu'un qui ne cède pas. Quelqu'un l'a fait sortir de la salle de réunion parce qu'il disait que les ouvriers avaient été trompés, qu'ils étaient comme des veaux avec un anneau dans le nez tirés par le capitalisme, et le capitalisme ce serait les juifs. Là-dessus, il n'a pas tout à fait tort."

Et il est revenu, celui "là". Lorsque le président rouge a encore voulu m'empêcher de parler, des centaines de personnes crièrent en signe de protestation : "Au vote ! Au vote !" Il y eut un vote. La majorité vota pour une discussion libre. Depuis ce moment-là, je pus, semaine après semaine, présenter ma position politique, même si c'était seulement pour quelques minutes, dans les assemblées des sociaux-démocrates, des indépendants, des communistes et des spartakistes, encore et encore interrompue par des applaudissements. La première graine avait germé !

Pendant ce temps, le diktat avait été signé à Versailles, l'instrument de la haine et de la vengeance qui était censé placer sous camisole de force et asservir le peuple allemand pour l'éternité et signait donc le déclin national et populaire. Maintenant, mon heure était venue ! Des affiches rouge sang proclamaient dans le hall :

"Venez tous ! 300 personnes, qui se connaissent et qui sont mystérieusement liées les unes aux autres, dominant le destin économique du monde ! Ainsi l'affirme le Grand juif Walter Rathenau ! Venez à l'Herkules-Velodrom ! Julius Streicher vous révélera le secret, il vous dira qui sont les hommes qui asservissent les travailleurs de tous les peuples !"

Et ils sont venus, ils sont tous venus. Déjà deux heures avant le début de l'assemblée, le Herkules-Veldrom était rempli de curieux. Des dizaines de milliers ne purent être admis et remplirent la grande place et la rue jusqu'à la gare principale. La police à pied et montée était présente afin de maintenir l'ordre. J'étais de très bonne humeur alors que je traversai tout cela, puis, encouragé par les cris, j'entrai dans le Herkules-Velodrom en tant que conférencier de la première assemblée publique organisée par moi-même. Et j'ai parlé. J'ai parlé librement. "Continuez à parler ! Continuez à parler !" J'ai parlé jusqu'à une heure tardive, et lorsque j'eus terminé et, baigné de sueur, ai dû laisser tomber une tempête d'acclamations, une prière silencieuse s'est élevée de mon cœur vers le ciel. Je l'ai senti : maintenant le chemin était ouvert au cœur de ceux qui avaient été séduits, au cœur des gens de l'usine, au cœur du peuple. Une brèche s'était ouverte dans l'édifice que le juif Karl Marx avait érigé dans les cerveaux des travailleurs !

La deuxième assemblée de masse que j'organisai fut brisée par une bande de terroristes soudoyés avec de la bière et des cigarettes. Mon discours s'est terminé dans une bataille de salle sanglante.

Entre temps, un groupe d'hommes s'était formé autour de moi, qui étaient prêts à risquer leur vie pour me protéger de la terreur des criminels politiques. Lorsque, lors de la troisième assemblée que j'organisai, des terroristes payés cherchèrent à nouveau à la perturber, ils furent projetés par les portes et les fenêtres avec des tuyaux d'arrosage prêts à l'emploi. Cette douche froide eut comme conséquence qu'aucune de mes assemblées ne fut à nouveau perturbée.

Toutefois, le locataire du Herkules-Velodrom s'était laissé intimider et me refusa la salle pour les assemblées futures. Mais cela avait aussi un bon côté. Je parlai maintenant dans la grande salle du "*Kultur-Verein*" [centre culturel]. Des gens qui se considéraient trop bien pour apparaître dans la salle de réunion des "*prolétaires*" et craignaient de risquer peut-être un danger corporel osèrent s'aventurer là-bas. C'étaient des gens qui se qualifiaient de "*bourgeois*". Ils recevaient désormais leurs doses hebdomadaires (de manière supportable pour eux), de sorte que désormais, aux tables régulières des "*meilleures*" personnes, on discutait, aussi, et on se demandait s'il ne serait pas bon de temps à autre d'écouter ce "*prêcher moderne*".

Il ne se passait pas une semaine où je ne prenais pas la parole lors d'une assemblée publique du vendredi ou dans les soirées de discussion de ceux qui étaient devenus de fidèles partisans. Très vite, nous fûmes des milliers d'hommes et de femmes. Les plus courageux et les plus actifs d'entre eux s'organisaient déjà en tant que parti en s'inscrivant sur des listes de membres. Ils s'appelaient eux-mêmes "*Parti des travailleurs nationaux-socialistes allemands*". Tous les Allemands travailleurs honnêtes étaient censés y appartenir, quels que fussent le rang et la profession et indépendamment de toute dénomination religieuse.

Le Stürmer

La presse quotidienne bourgeoise ne prenait pas note du mouvement populaire qui s'était développé à Nuremberg. Elle redoutait des dommages commerciaux par la perte de publicité des hommes d'affaires juifs.

Que la presse marxiste soit restée silencieuse à ce sujet, était évident. Mais bientôt des voix se soulevèrent dans le camp marxiste pour protester contre le fait que personne ne résistait au danger qui émergeait. Le mépris faisait désormais place à une sinistre dégradation personnelle et à la raillerie de mes discours. Mais ce faisant, la presse marxiste obtint le contraire de ce qu'elle voulait atteindre. Cela éveilla la curiosité de ses lecteurs et ils assistèrent de plus en plus nombreux à mes assemblées afin de comparer ce que je disais avec ce qui était écrit par la presse communiste. Ainsi donc, la haine juive-marxiste était devenue propagande en faveur de ceux à qui elle voulait nuire.

En 1920, pour avoir néanmoins l'occasion d'avoir un effet public par le biais d'un organe de presse, je créai mon premier journal hebdomadaire "*Deutscher Sozialist*" ["*Socialiste allemand*"]. J'étais le seul contributeur. J'assurai cette charge substantielle supplémentaire de travail en plus de mon activité professionnelle en tant que professeur et orateur du mouvement. Souvent, je ne disposais que de quelques heures le matin pour me reposer. Un style de vie simple et une joie grandissante dans ce qui était créé ont rendu possible ce qui était considéré comme impossible. Ma propre inexpérience dans les journaux et le manque de sérieux de la personne chargée des travaux de publication eurent raison de ma première fondation

du journal qui s'effondra après une existence d'un peu plus d'un an. Le même sort frappa le "*Deutscher Volkswille*" [Volonté du peuple allemand] créé en 1921.



1922, Julius Streicher est en bas au centre.

Au printemps 1923, je baptisai l'hebdomadaire "*Der Stürmer*" ["*L'attaquant*"]. Ainsi, jusqu'en 1945, soit durant presque 25 ans, il eut la bonne fortune de servir d'instrument cinglant et redoutable dans ma lutte pour la prise de conscience. Il y eut des moments où les éditions spéciales "*Stürmer*", préparées par mon collègue Karl Holz, qui, entre temps est décédé, furent distribuées à travers le monde à des tirages allant jusqu'à quatre millions. Le "*Stürmer*" avait su toucher le cœur du peuple allemand comme aucun autre dans son genre. Le peuple même collaborait via la fourniture de matériel et grâce à une aide enthousiaste à la distribution du journal de combat. Tout à coup, des hommes et des femmes allemands vendaient le "*Stürmer*" aux coins des rues des villes allemandes. Beaucoup d'entre eux eurent des prises de bec avec des terroristes et se retrouvèrent estropiés par les coups reçus. Deux d'entre eux sont morts des suites de leurs blessures.

Der Stürmer

Würnberger Wochenblatt zum Kampfe um die Wahrheit
HERAUSGEBER: JULIUS STREICHER

Der Stürmer, hebdomadaire de Nuremberg pour la lutte pour la vérité
Editeur : Julius Streicher

Lors de la première parution du "*Stürmer*", les vendeuses de journaux refusèrent de mettre mon journal de combat sur leur stand par peur du terrorisme. Une jeune fille avait trouvé la parade. Elle passait de café en café et - probablement pour le bien de la jeune fille - le nouveau journal proposé se vendit rapidement. Comme la vente se faisait sans permis commercial, la police alla trouver la brave petite vendeuse et lui donna une légère amende. Mais le "*Stürmer*" avait été introduit auprès du public par une fille blonde, aux yeux bleus. En outre, les juifs eux-mêmes devinrent des propagandistes : ils achetèrent en masse les tirages du "*Stürmer*" qui leur étaient particulièrement "*gênants*".

Avant que le "*Stürmer*" ne se transforme dans ce qu'il ait devenu plus tard, il y eu encore de nombreuses inquiétudes de mise sous presse. Un jour, la dette avec l'imprimeur était passée à 17.000 RM. La faillite menaçait. Puis, advint une aide grâce à un évènement qu'on appelle communément "*miracle*". Par une carte postale écrite de la main d'une femme anonyme, j'étais convoqué à une certaine heure de l'après-midi à la porte du zoo. La curiosité me fit obéir à la mystérieuse sommation. Une fille avec deux nattes blondes encadrant ses deux joues venue vers moi me remit une lettre épaisse. Elle répondit à ma question sur son nom et son origine avec un large sourire. Quand j'ouvris la lettre à la rédaction - une petite pièce située dans l'imprimerie - vingt mille marks en billets tombèrent sur la table devant moi. Le "*Stürmer*" avait échappé à sa défaite. Après l'accession au pouvoir, j'ai, à maintes reprises, demandé au gentil donateur de se faire connaître lors des assemblées publiques afin que je puisse peut-être l'aider ou lui faire plaisir. Dans la maison des détenus à Mondorf, je me souviens avec gratitude de ce sauveteur, demeuré inconnu, et de cette petite messagère de l'époque.



*Mort au mensonge, Réunion publique
8 août 1931*

En 1935, mon éditeur de l'époque, W. H., est mort dans un hôpital de Nuremberg. Je n'avais conclu aucun contrat écrit avec lui, et maintenant qu'il était mort, sa veuve déclarait que le "*Stürmer*" était sa propriété. Pour ne pas avoir à aller devant les tribunaux et ne pas remettre en question la publication continue du journal de combat, Je rachetai ma propriété pour 45.000 RM. Un homme d'affaires de Nuremberg avait mis l'argent à ma disposition en échange d'un état du passif.

Le "*Stürmer*" eut bientôt un effet bien au-delà de l'Allemagne et il est normal que mon journal de combat se retrouva également sous forme d'imitations, tant sur le contenu que sur la forme. Des hebdomadaires "*Stürmer*" émergèrent au Danemark, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique du Sud, en Inde, au Japon et à Mandchuko.



Philipp Rupprecht dit Fips, 1900 - 1975

Lorsqu'on parle du "*Stürmer*", on doit aussi se souvenir de cet homme, qui, grâce à ses talents de dessinateur, s'est révélé être un collègue précieux. "*Fips*" est indissociable du "*Stürmer*". Son parcours est aussi inhabituel que l'occasion qui l'a conduit au "*Stürmer*". En tant que fils d'ouvrier d'usine de Nuremberg, à l'âge de 16 ans, il rejoint la marine comme volontaire dans la guerre mondiale. En tant que marin "*rouge*", il fut entraîné dans la révolution à la fin de la guerre. Après un voyage aventureux, il atteint Trieste. Là, après avoir gagné les moyens nécessaires dans une brasserie, il part en Argentine, où dans une vaste région, il supervise les Indiens qui devaient surveiller les troupeaux de bétail du propriétaire, un riche juif de Buenos Aires. Dans cette étendue isolée sur une terre étrangère, il pratiqua le dessin avec un crayon. Ensuite, il voyagea dans la grande ville et là, gagna ses premiers centimes en tant qu'artiste-né avec des caricatures pour la presse. Et puis, la nostalgie le fit revenir en Allemagne avec sa femme et ses deux

enfants. Le journal social-démocrate "*Frankische Tagespost*" lui avait donné pour tâche, en tant que caricaturiste de tribunal, de se moquer de moi, l'accusé, dans une affaire judiciaire. Mais maintenant qu'il pouvait, pour la première fois, voir l'homme de ses propres yeux et l'entendre de ses propres oreilles, celui que ses chefs rouges détestaient, il me fit transmettre le dessin par l'intermédiaire de l'huissier de la cour. Mon adversaire, le maire démocrate, y était représenté sous forme de squelette avec la tête suspendue. L'officier juif de la cour, Süssheim, debout devant lui, le regarda avec beaucoup de pitié et dit : "*Embarrassant jusqu'à l'os.*" Le numéro du "*Stürmer*" avec ce dessin fut confisqué, ce qui entraîna une forte augmentation du tirage suivant. Depuis lors, "*Fips*" dessina pour le "*Stürmer*" jusqu'au printemps 1945. À cet instant, je ne sais pas s'il est également détenu en tant que "*criminel de guerre*".

Dans mon travail avec le "*Stürmer*", je n'avais jamais eu le désir d'être compris par les membres d'une soi-disant "*intelligentsia*" ni qu'ils m'encensent lors de mes discours publics. Dans mon travail d'information, je voulais attirer et même captiver l'ouvrier, gagner son cœur. Le simple ouvrier pense simplement et ressent les choses profondément, il veut qu'on lui parle comme il parle lui-même et comme il souhaite parler : ouvert, honnête, sans manœuvre ! J'ai également formé mes collègues au "*Stürmer*" et dans le parti pour parler et écrire de la sorte. L'un de mes meilleurs assistants fut Ernst Hiemer, à qui l'on a maintenant aussi fait l'honneur d'être emprisonné.

Là où il y a de la lumière, il y a aussi des ombres, et pour faire une omelette, il faut casser des œufs. C'était donc plus que naturel que des erreurs aient été commises par

le "*Stürmer*". Seules les personnes qui n'ont pas de vie intérieure et qui n'auraient pas pu réaliser un travail au "*Stürmer*" de 25 ans, s'accrochent petitement à telle ou telle erreur et, perdues dans les détails, elles ignorent le grand tout. Ces critiques ne se rendent pas du tout compte à quel point ils démontrent leur propre mesquinerie et misère.

La plus grande reconnaissance pour mon travail vint de la bouche de l'ennemi. Après mon arrestation, un policier juif déclara : "*Vous avez mis le feu au monde entier avec votre 'Stürmer'.*"

Adolf Hitler parle !

"*Avez-vous déjà entendu Adolf Hitler parler ?*" Me demandait-on encore et encore depuis un certain temps. Et quand cela se produisit à nouveau, il me sembla que le sort m'avait encore envoyé un message.

C'était un jour d'hiver de 1922. J'étais à nouveau assis dans une assemblée publique, inconnu parmi les inconnus. Je me trouvais dans une grande assemblée dans la salle de réunion du "*Bürgerbraus*" sur Rosenheimerstrasse à Munich, une énorme tension anticipée pesait sur l'imposante salle de rassemblement.

Tout à coup, un appel vint de l'extérieur : "*Hitler arrive !*", Comme frappés par le rayon d'une force mystérieuse, des milliers d'hommes et de femmes se levèrent de leurs sièges, levèrent leur bras droit en un signe de bénédiction, et un cri d'une force élémentaire, "*Heil Hitler !*" rugit encore et encore vers l'homme qui approchait. Avec effort, ceux qui l'accompagnaient lui ouvrirent un passage à travers la masse débordante d'enthousiasme.

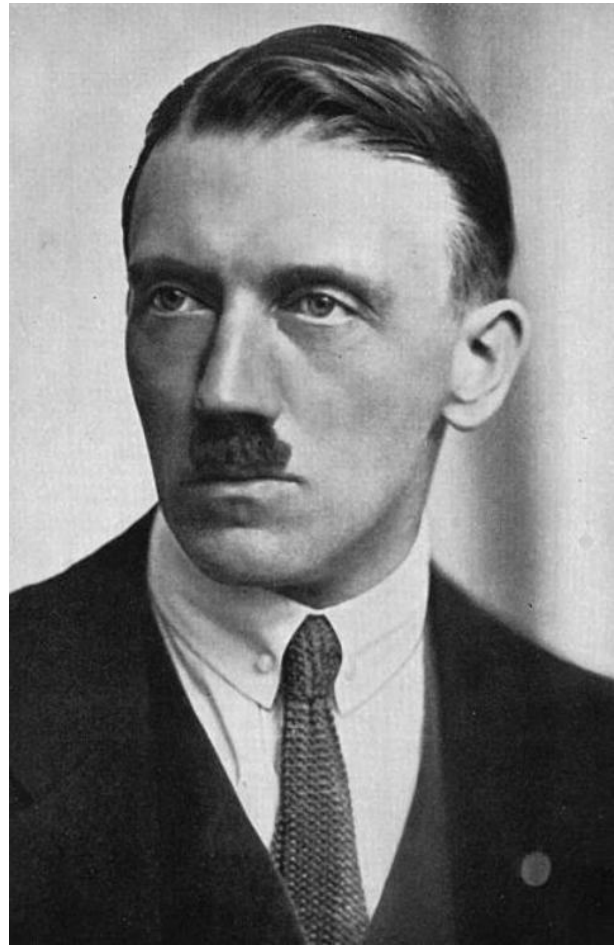
Alors qu'il se tenait maintenant à la chaire et, avec un visage rayonnant de joie, regardant du haut de son podium la foule en liesse, je sentis qu'il devait y avoir quelque chose de spécial concernant cet homme Adolf Hitler ! La tempête d'enthousiasme fut remplacée par un silence étrange chargé d'espoir.

Maintenant, il parlait. Au début, lentement et presque sans emphase, et puis à un rythme accru et plus énergique, et finalement s'intensifiant à un tel point que plus personne ne pouvait rester indifférent. Ce qui était dit, c'était la révélation d'une connaissance approfondie de la cause qui avait plongé le peuple allemand dans son malheur, et c'était la révélation d'une croyance profonde en Dieu qui, le moment venu, par la force de l'esprit allemand et du cœur allemand, briserait les chaînes de l'asservissement. C'était un immense trésor d'idées qui sortaient de sa bouche dans un discours de plus de trois heures, revêtu de la beauté d'une rhétorique impeccable.

Chacun le sentit : cet homme devait avoir une mission divine, il parlait en tant que délégué du ciel dans un moment où l'enfer s'était ouvert pour tout dévorer.

Et tous l'avaient compris, autant avec le cerveau qu'avec le cœur, les hommes tout comme les femmes. Il avait parlé au nom de tous, pour tout le peuple allemand. C'était la dernière heure avant minuit, quand son discours s'est terminé par la mise en garde solennelle suivante : "*Travailleurs de l'esprit et du poing ! Joignez-vous à la communauté du peuple allemand de cœur et d'action !*"

"Nous nous réunissons pour prier devant Dieu le Juste !" ["Wir treten zum Beten vor Gott den Gerechten!"] Jamais auparavant je n'avais entendu cette chanson chantée de façon si ardemment suppliante et si pleine de foi et d'espoir, et jamais auparavant le chant du "Deutschland- Lied" [l'hymne national allemand] ne m'avait autant ému, comme ce fut le cas lors de ce rassemblement de masse, dans lequel, pour la première fois, je voyais Adolf Hitler et je l'entendis parler. Je l'ai senti : en ce moment, le destin m'avait appelé pour la deuxième fois ! Je me suis précipité dans la foule enthousiaste du podium et je me tenais maintenant debout devant lui : "Monsieur Hitler ! Je suis Julius Streicher ! À cette heure, je le sais : je ne peux être qu'un aide, mais vous vous êtes le Führer ! Je vous remets le mouvement populaire créé par moi en Franconie."



Adolf Hitler, 1889 - 1945

D'un air interrogateur, il me regarda de la profondeur de ses yeux bleus. De longues secondes s'écoulèrent. Mais alors, il prit mes mains avec une grande chaleur [et me dit]: "Streicher, je vous remercie !"

Le sort m'avait appelé une deuxième fois. Mais cette fois, c'était le plus grand appel de ma vie.

Les Nurembergeois sont des personnes têtues et, par conséquent, c'est à contre cœur qu'ils sont devenus Bavarois en raison de la frontière blanc-bleu [JS fait ici référence à la guerre de 30 ans]. Parce qu'ils disent qu'aucun être humain n'est parfait, ils n'ont pas non plus cru à l'infaillibilité du Pape. Martin Luther trouva un accueil particulièrement amical parmi eux, et quand il s'est agi de décider, ils ne se sont pas joints aux Flabsbourgs catholiques, mais plutôt au suédois protestant, Gustav Adolf.

Lorsque Napoléon Bonaparte a enchaîné l'Allemagne et que ses régents harcelaient le peuple, l'orientation de ce dernier n'était un secret pour personne. C'est le marchand de livres de Nuremberg, Friedrich Palm, qui a publié l'ouvrage "Germany in its Lowest Debasement" [L'Allemagne dans sa plus grande humiliation], qui est mort en martyr à Braunau am Inn - où Adolf Hitler naîtra 85 ans plus tard - à cause de ses courageuses convictions.

Les Francs étaient plus qu'étonnés, quand ils apprirent ce qui s'est passé à Munich. Beaucoup déclarèrent que j'avais trahi les Francs auprès des jésuites, et d'autres me demandèrent si je pensais que quelque chose de bon pouvait sortir d'un Autrichien.

Mais les Nurembergeois, à 150%, grondèrent que cela aurait dû être l'inverse, que les Nurembergeois n'auraient pas dû aller à Munich, et que ce sont les Munichoïses qui auraient dû se rendre à Nuremberg.

Ainsi, à la réception de Hitler lors de la première assemblée publique de Nuremberg, ce n'était pas encore la grande joie. Cependant, la méfiance envers le supposé "*jésuite caché*", Adolf Hitler, qui aurait reçu ses ordres directement du Vatican, devait bientôt faire place à la conviction qu'ici ne parlait ni un "*Autrichien*", ni un "*vaticaniste*" et encore moins un "*agent provocateur engagé par le grand capital*", mais plutôt un homme du peuple, qui avait son cœur au bon endroit et qui, avec son esprit clair, savait ce qu'il voulait. Ainsi, la première apparition d'Adolf Hitler à Nuremberg fut un grand succès : Nuremberg et Munich s'étaient réunis avec leurs cœurs ! Le pont vers l'Allemagne du Nord était construit !

Partout en Allemagne, un éveil commençait. Les travailleurs de l'esprit et du poing devinrent des prédicateurs, des hommes qui n'auraient jamais de leur vie cru un jour oser parler en public. Une énergie merveilleuse émanait du nom d'Adolf Hitler, de sorte que même ceux qui n'avaient jamais vu l'homme Adolf Hitler devinrent ses disciples. C'était un mouvement des cœurs qui englobait tout, ainsi les femmes devinrent de fidèles auxiliaires et une source d'inspiration. La jeunesse se joignit au "*front brun*" qui comptait une multitude d'organisations du parti conçues pour nos jeunes et, avec des yeux rieurs, rayonnaient la bonne fortune qui commençait à se développer pour le peuple allemand.

À cette époque, une humeur terriblement oppressive pesait sur l'Allemagne. De l'extérieur, un ennemi impitoyable, qui avait prétendument conclu la "*paix*" avec l'Allemagne en 1919, la bafouait et, à l'intérieur du Reich démembré, le diable faisait rage. L'Allemagne avait été rendue tributaire par la "*main de Juda*". Son travail dans les champs et les usines ne servait encore uniquement que pour le paiement du tribut au vainqueur esclavagiste. Mais combien volontiers le peuple allemand aurait voulu travailler à nouveau, s'il en avait seulement eu la possibilité. Les machines étaient silencieuses, car les matières premières manquaient, et là où elles existaient, le travail n'était pas autorisé, parce que les faiseurs de grèves massives l'avaient décidé. De l'extérieur, le blocage perturbait l'importation, et ce que les champs allemands produisaient, ne suffisait pas pour tous. Les bébés saisissaient en vain le sein de leur mère, il était vide. Plusieurs centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts de malnutrition, ils sont morts de faim.

Le dollar était devenu roi. Le mark allemand s'était effondré, effondré du jour au lendemain. Les "*prolétaires*" étaient devenus millionnaires en une nuit, et enfin, pour ce que l'on pouvait encore acheter hier pour un million, aujourd'hui on devait payer un milliard et déjà demain un trillion. Le diable s'était déguisé en marotte. Et les manipulés, les agités, ne savaient pas comment reconnaître ce diable.

Sale, vêtue de vêtements en lambeaux et les visages sombres, cette "*masse d'êtres humains*" tourmentée se déplaçait dans les rues à la recherche de son bourreau, mais elle ne l'a pas trouvé. C'était comme s'il y avait un gigantesque nuage sur toute l'Allemagne, une tempête puissante qui se préparait dans les têtes. L'un l'a dit à l'autre et tous l'ont répété l'un après l'autre : "*Les choses ne peuvent pas continuer comme ça, il faut que quelque chose se passe, et vite, mieux vaut finir avec horreur qu'une horreur sans fin.*" Mais ceux qui avaient commencé à croire à nouveau

regardaient avec espoir du côté de Munich avec la question effrayante : *"Est-ce que les choses sont allées assez loin, peut-il déjà oser ce qui doit être osé tôt ou tard ?"*

La tentative de sauvetage de Hitler



8 novembre 1923, salle de réunion du "Bürgerbräukeller"

C'est par une journée triste, humide, froide et brumeuse que je me rendis à Munich avec l'automobile d'un ami pour participer à cette tentative. La date était le 8 novembre 1923. Adolf Hitler venait de tirer un coup de semonce dans la salle de réunion du *"Bürgerbräukeller"*, où sous la protection d'un grand contingent de police, des citoyens repus s'étaient rassemblés pour écouter le commissaire d'État von Kahr. Sans entrave, il traversa l'assemblée choquée à mort et proclama, en termes clairs nés d'un profond sérieux et d'une profonde détermination : *"La révolution nationale a commencé !"*

Un voile de rédemption recouvrit l'assemblée, lorsque M. von Kahr mit sa main dans la main d'Adolf Hitler et garantit son aide. Son ministre de la police fit la même chose. L'assemblée s'est dissoute et s'est perdue dans la nuit de novembre. Mais M. von Kahr resta longtemps assis à la table dans la pièce voisine, avec le général von Ludendorff et Adolf Hitler, et quand il est parti vers son automobile après avoir donné sa parole d'honneur, j'ai senti un coup de couteau dans mon cœur : *"Hitler ! Avez-vous vu le regard de ses yeux noirs ? C'est un parjure, c'est un traître !"*

Nous nous sommes séparés, et quand j'entrai à nouveau dans la pièce vers minuit, où le général et le caporal du front de la Guerre mondiale conféraient, j'ai vu l'inquiétude

sur leur visage. Et puis, les rapports se sont précipités. Lorsque Hitler rentra dans la deuxième heure après minuit de son tour de reconnaissance dans la ville, c'était devenu une certitude. La parole d'honneur avait été brisée, l'acte recherché trahi ! Les ordres, signés par M. Kahr, étaient passés par les postes de police et les casernes.

Vers la troisième heure après minuit, j'adressais un discours aux soldats de l'école de guerre se tenant prêts pour le début de la "révolution nationale" sous leur commandant Robert Wagner. L'enthousiasme pouvait se lire sur le visage de ces jeunes quand j'eus terminé. Adolf Hitler avait écouté depuis un balcon, et quand son regard croisa le mien, une douleur profonde se posa sur mon cœur.

Lorsque la première, la légère lumière du matin du 9 novembre 1923 passa à travers les fenêtres du "Bürgerbräukeller", je fis la suggestion à Hitler d'essayer à nouveau de motiver les masses. Il dicta un ordre à la machine, qui m'indiquait la marche à suivre. De bonne humeur, une colonne de camions occupés par des gens de la SA passa alors à travers la ville. Sur la place devant le journal marxiste "Münchener Post", je prononçai mon premier discours : *"La révolution nationale traverse le pays. Maintenant, il n'y a plus de parti, il n'y a cependant que des Allemands. Travailleurs de l'esprit et du poing ! Serrez-vous la main ! Cassez les chaînes de l'asservissement que le capitalisme mondial des juifs et leurs mignons nous ont apporté ! Allemagne réveille-toi !"*



*Adolf Hitler, Alfred Rosenberg (à gauche) et le Dr Friedrich Weber
du Freikorps Oberland, lors du Putsch.*

L'inattendu se produisit : les milliers de personnes qui se tenaient sur la place rouge ont chanté l'hymne national "Deutschland-Lied" avec nous.

Les travailleurs se précipitèrent depuis les chantiers, les employés des maisons d'affaires et ceux qui passaient par là n'allèrent pas plus loin, chacun voulait savoir,

chacun voulait entendre. C'était une sensation réconfortante de découvrir leur solidarité envers tous ceux qui voulaient donner le coup de grâce à la honte et à la misère.

Il était midi, lorsque je mis fin à mon discours sur le vaste espace devant le Feldherrnhalle au milieu de dizaines de milliers de personnes qui applaudissaient. Un rayon de soleil venait de briser le mur sombre des nuages et rendit une colombe rouge-brun volant de l'église de Theatiner encore plus rouge : comme une prémonition sortit de ma bouche : *"Voyez la colombe là-bas ! C'est comme si sa robe rouge sang indiquait la difficulté du moment qui arrive."*

Une heure plus tard, le drapeau à la croix gammée qui se trouvait à côté de moi pendant mon discours reposait dans le sang de ceux qui l'avaient porté. Il est devenu le *"drapeau de sang"* du mouvement.

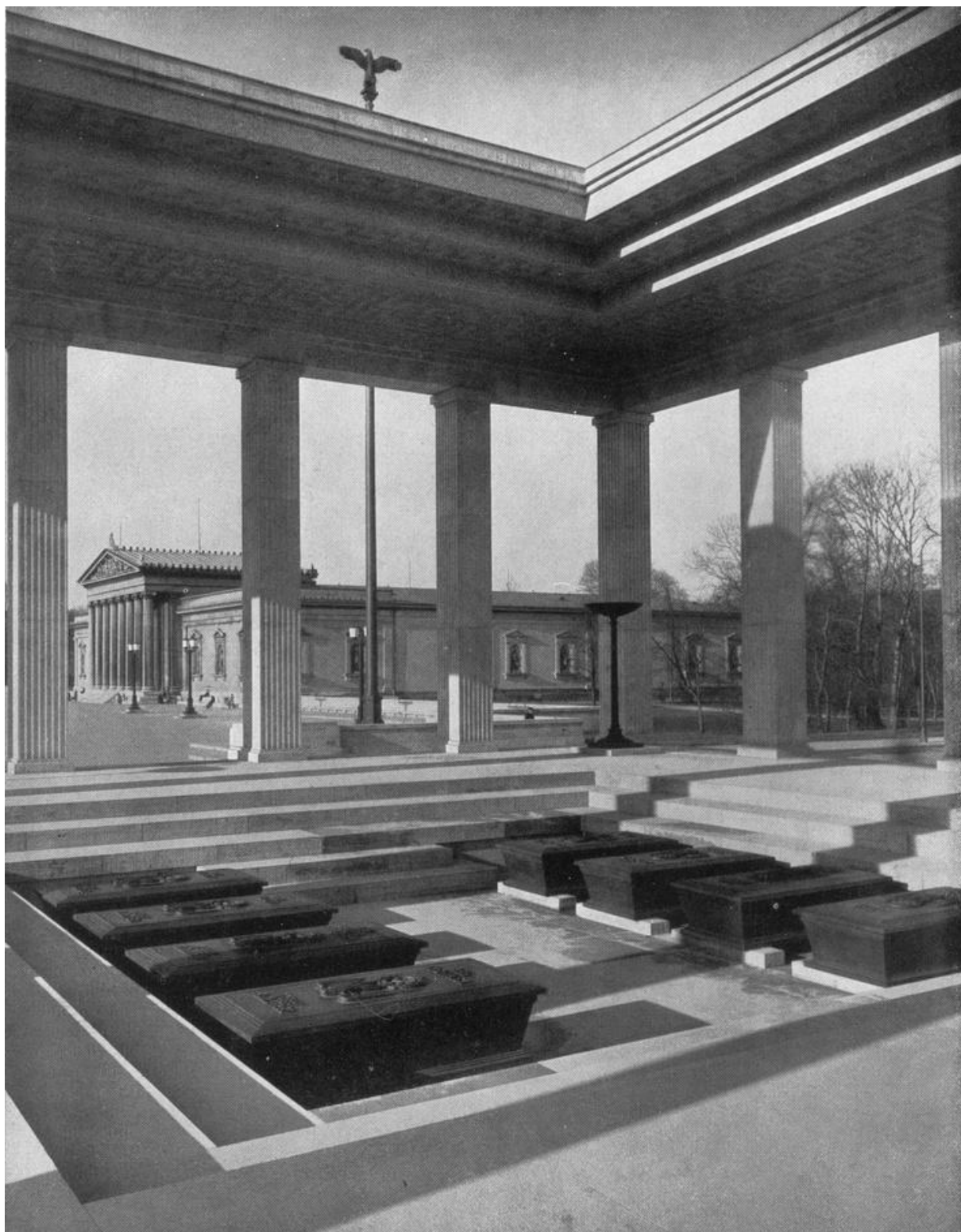
Lorsque nous nous sommes rapidement précipités vers le *"Bürgerbräukeller"*, les milliers de personnes qui voulaient entreprendre la marche dans la ville étaient déjà prêtes. Je retournai à la quatrième rangée. Lorsque nous nous approchâmes du pont Ludwigsbrücke, je me suis précipité vers la tête de la procession. Les policiers, qui avaient épaulé leurs fusils, étaient submergés. Je suis resté à la tête de la procession. Derrière moi, le drapeau de sang et dans la première rangée à côté de lui se trouvaient Erich Ludendorff et Adolf Hitler. Ce fut presque une marche festive.

Sur les deux côtés de la rue, hommes et femmes se tenaient debout et formaient un mur. Des hommes au regard sérieux et interrogatif et des femmes avec des bébés dans leurs bras. Beaucoup avaient levé leur bras droit en signe de salut. On a vu des larmes de joie et aussi des larmes de tristesse sachant déjà que quelque part la mort attendait un tel ou un tel d'entre-nous. Mais les garçons et les filles les plus proches de nous crièrent de toutes leurs forces : *"Heil Hitler !", "Heil Ludendorff !"* et *"Allemagne réveille-toi !"*

Certains citoyens regardaient du haut de leurs fenêtres sans mouvement intérieur. Pour eux, cette procession était un événement dont on prend note, par curiosité, pour ensuite simplement revenir à la routine quotidienne. Beaucoup de drapeaux avec la croix gammée sur le disque blanc et le fond rouge étaient accrochés aux fenêtres : les drapeaux d'Hitler !

Quand la colonne tourna vers la place Max-Joseph, puis se dirigea vers la rue Ludwigstrasse, tout le monde savait qu'on avait maintenant besoin d'un cœur solide : du *"Bürgerbräukeller"*, au monument Feldherrnhalle, un mur humain de troupes de police, avec des fusils prêts à tirer, bloquait la sortie de la rue Ludwigstrasse ! Nous étions conscients du danger mais il n'y avait désormais plus de retour en arrière possible. Comme si nous étions attirés par la force mystérieuse d'un gigantesque aimant, une voix intérieure commandait : en avant ! En avant !

Le revolver en main, j'avais sauté vers ce mur [de policiers] : *"Ne tirez pas ! Derrière nous se trouvent Hitler et Ludendorff !"* Alors la première salve tonna dans la rue. 16 morts étaient allongés sur la chaussée. Une procession, puis un monument nommé *"Ewige Wache"* [L'éternelle garde] furent consacrés aux morts et le drapeau à croix gammée qui les avait accompagnés reçut par leur sang sa consécration.



Ewige Wache

Les fusils se sont tus et, lorsque le dernier cri de "*Meurtriers !*" s'estompa, un horrible silence tomba dans la rue.

Adolf Hitler s'assit droit dans son véhicule, tenant son bras gauche disloqué avec sa main droite, mais à côté de lui, étendu sur une civière, se trouvait un enfant en sang.

Ainsi, il quitta la place où le sang avait été versé là où un jour se dressa le monument Feldherrnhalle : *"Et vous avez néanmoins triomphé !"*

Déjà dans la nuit du même jour, je fus arrêté par des détectives dans le train qui me conduisait à Nuremberg et enfermé dans un cachot médiéval. Plusieurs milliers de personnes s'étaient rassemblées sur la place de la gare de Nuremberg, et quand je suis monté dans le véhicule pour prisonniers, le cri ne semblait pas vouloir se terminer : *"Streicher Heil ! Heil Streicher !"*

Alors que j'étais contraint à l'inactivité durant de longues heures, j'allais et venais dans ma cellule de prison, je vis soudain dans un coin sombre, écrit avec un crayon rouge, les mots : *"Ayez le soleil dans le cœur, qu'il tempête ou qu'il neige !"* J'aurais aimé serré la main de ce donneur d'encouragement. Le vieux défi de la persévérance du rire d'un *"homme taquin"* avait à nouveau surgi en moi. Et lorsque, de plus, d'une cellule voisine, la chanson interprétée par une voix de femme, *"Où les roses des Alpes rougeoient"*, atteignit ma solitude, j'aurais volontiers donné à cette chanteuse les roses rouges, que l'amour véritable [ma femme], m'avait fait remettre par les mains froides d'un gardien de prison.

"Vous êtes libre ! J'ai l'ordre de vous dire que vous devez immédiatement rentrer chez vous sans susciter d'agitation !" Je m'imaginai déjà comme *"traître"* écopant d'une longue peine de prison et maintenant cette surprise ! Comme un oiseau qui n'est pas habitué à la liberté, j'ai d'abord cherché à rassembler mes esprits. Sauf qu'ensuite, je me suis précipité sur les marches de pierre, dans la nuit du 10 novembre 1923. Tout à coup, le cri : *"Heil Streicher !"* Quelques secondes à peine et je me trouvai au milieu de femmes et d'hommes agréablement émus. L'instant d'après, je me tenais sur une table, là-haut dans l'infâme salle de réunion du *"Beckengarten"*. *"Hitler est vivant ! Le sang n'a pas coulé en vain !"* Puis je me hâtai de retrouver les enfants et leur mère.

Alors que je m'asseyais pour déjeuner, le téléphone sonna : *"Les rues sont pleines de gens, ils crient votre nom encore et encore !"* Je ne pus me retenir et me précipitai dans la voiture et je conduisis vers la ville, passant devant des affiches sur lesquelles la loi martiale était annoncée. En descendant de l'automobile, je parlai aux masses qui traversaient la Königstrasse. Un seul mot aurait suffi et la tempête se serait déchaînée. C'était le 11 novembre 1923.

À Landsberg

J'ai fui la ville. Alors que je retrouvai pour une conférence secrète des camarades, je fus trahi, arrêté et emmené à Landsberg. Ici, j'étais un voisin de cellule du camarade Amann et du Major Hühnlein et bien d'autres encore.

Parce que j'avais crié *"Heil Hitler !"* à travers le judas d'une cellule dans laquelle, pendant la première période d'emprisonnement, était incarcéré Adolf Hitler, je fus puni de promenade dans la cour de la prison. Le directeur n'a pas compris comment une personne instruite pouvait se rendre coupable d'un tel manque de discipline.

Le gouvernement de Munich exhorta le médecin de la prison de déclarer Adolf Hitler mentalement malade. Le médecin refusa, il fut mis à la retraite et mourut décemment. Hitler se souvint à plusieurs reprises de ce médecin de la prison et il

parlait de lui avec un grand respect. En prison, Adolf Hitler écrivit sa grande déclaration : "*Mein Kampf*".

Anéantissement d'une vie et diffamation

Le parti fut dissout le 9 novembre et le recrutement public pour celui-ci interdit. Ce fut donc une bonne surprise, quand au printemps de 1924, l'élection en tant que délégué au Landtag bavarois [parlement provincial] m'a donné, sous protection de l'immunité, l'occasion de proclamer ma conviction nationale-socialiste depuis la plate-forme du parlement. Dans cette maison, je me sentais comme un brochet dans un petit étang remplis de grosses carpes.

Parmi les délégués sociaux-démocrates, il y avait un homme, racialement très beau, qui eut le courage de m'attaquer en quittant le Parlement. Quand, au cours de l'année 1933, après la prise de pouvoir des Nationaux-socialistes, il se retrouva au chômage, je m'assurai qu'il occupât à nouveau son poste de directeur du tourisme à Nuremberg.

Le juif Alberti-Sittenfeld écrivit en 1883 dans la revue "*Gesellschaft*" ["Société"] :

"Quiconque ose lutter contre les juifs se verra enlever le fondement de son existence par ceux-là mêmes et ils le combattront avec une brutalité bestiale et avec les moyens les plus vifs jusqu'à ce que ses nerfs lâchent et qu'il abandonne la lutte."

J'allais très vite apprendre qu'il disait vrai. Dans le Landtag bavarois, j'avais contre moi une majorité de toutes les couleurs et de tous les points de vue ; ils révoquèrent mon immunité afin que le gouvernement puisse me discipliner par la révocation. Je fus alors condamné par le tribunal disciplinaire, lui-même sous pression, à la révocation de mon poste de professeur. La justification du verdict fut très décente.

Encore et encore, je fus inculpé par le procureur de l'État pour "*blasphème et délits religieux*". Les juifs avaient réussi à obtenir le paragraphe de protection des dénominations chrétiennes, et ainsi il était possible d'interpréter mon combat contre la race juive comme un délit religieux. Au début, je reçus des amendes, puis des peines d'emprisonnement.

De nombreux juges furent visiblement blessés d'être contraints par les paragraphes de me condamner. Dans de nombreux verdicts, la probité de ma lutte politique fut reconnue.

Dans un des plus grands procès que j'ai dû endurer, mon adversaire de l'époque était une personnalité très éminente et très appréciée dans cette démocratie. Selon le modèle de Munich, mon adversaire avait écrit dans une lettre manuscrite adressée au procureur de l'État qu'il fallait, par décret médical officiel, me déclarer mentalement malade. C'est grâce à un officiel mineur que je fus informé à temps du plan diabolique. J'ai averti le public dans un tract et déjoué le plan de mes ennemis. Mais après notre arrivée au pouvoir, je proposai au procureur de l'État, qui m'avait qualifié dans ce procès de personne "*très dangereuse*" et visait donc le célèbre paragraphe 52, une promotion comme président de la Cour à Bamberg.

Lorsque la création du mark or eut contré l'inflation, on croyait du côté juif que la détresse matérielle, dans laquelle je me trouvais, m'épuiserait. Par l'entremise

d'intermédiaires, à qui des sommes importantes furent assurées, on m'offrit plusieurs centaines de milliers de mark or et une villa en Suisse, si je désavouais l'objectif de ma lutte. J'étais heureux de constater que mon combat, déjà à ses débuts, avait une aussi grande valeur pour nos ennemis.

Après l'échec des tentatives de corruption, ce fut l'entrée en jeu des moyens de diffamation. Lors d'un procès pour diffamation, un chômeur soudoyé témoigna que j'avais eu des relations intimes avec son ex-femme. La femme témoigna qu'elle m'avait rencontré pour la première fois dans la salle d'audience. Le diffamateur fut reconnu coupable.

Lorsque je me retrouvai à nouveau en prison, mon avocat me remit un tract qui circulait en ville et prétendait que pendant la Première Guerre mondiale, j'aurais violé une Française et l'auteur de ce rapport l'aurait vu de ses propres yeux. Au cours des procédures en diffamation, l'auteur de la brochure répéta sous serment son affirmation. Il comptait probablement sur le fait que la femme française que j'aurais violée ne pourrait pas être localisée après tant de temps et par conséquent, ne pourrait pas être produite comme témoin, il se trompait. Le procureur de l'État approuva ma demande d'ouverture d'un cas de parjure. Au cours de son interrogatoire, la Française, déjà assez âgée, put proclamer qu'elle ne m'avait jamais parlé de toute sa vie. Le calomniateur fut arrêté. Trahi par un complice et vexé de ne pas avoir reçu sa récompense, il révéla l'affaire. Le calomniateur parjure avait reçu 30 RM ! Précisément vingt pièces d'argent, exactement la même somme que Judas Iscariot reçut en son temps ! Mais les journaux, qui avaient fait grand cas de l'affaire et diffusé la calomnie dans toute l'Allemagne, s'abstinrent de prendre note de la conviction du criminel. Par ce comportement, les intérêts que servaient ces journaux étaient on ne peut plus clairs.

D'une autre manière encore, on avait tenté de jouer avec mes nerfs. Un représentant de la communauté juive avait livré à un confident présumé du service de police de Nuremberg que l'on avait essayé en vain de m'attirer, lors de mes voyages d'assemblée à travers l'Allemagne, dans le filet d'une "*Esther*" [une prostituée] payée d'avance.

Les tracts, dans lesquels je fus à maintes reprises accusé d'amour illicite, se comptaient par douzaines. Enfin, on essayait même de me faire passer pour un "*pédophile*" et un "*homosexuel*".

Les actes de diffamation furent probablement les plus difficiles que j'ai eus à supporter durant les 25 ans de ma lutte pour l'éveil. Ce fut une grande surprise pour mes adversaires que mes nerfs n'aient pas lâché et j'ai à maintes reprises encouragé mes collègues : la lutte continue !

Maintenant, le dernier recours était censé être utilisé : le meurtre ! Une bonne providence me permit de survivre à de telles tentatives d'éradication, que ce soit en 1921, lors d'un voyage d'assemblée dans la région occupée, je devais être jeté du train, que ce soit dans les batailles de salle de réunion ou à un moment où, tard dans la nuit, je me dirigeais vers la porte de l'immeuble où je résidais au 5ème étage. Toutes les balles qui m'étaient destinées manquaient leur cible.

Mais les campagnes de diffamation contre moi avaient un bon côté, elles étaient une propagande qui remplissait mes bâtiments d'assemblée, même là où on ne s'y attendait pas, et m'amena des auditeurs qui ne pouvaient être tirés de leur léthargie que par la curiosité provoquée par ces diffamations.

La lutte continue

Les juges furent profondément émus, lorsque Adolf Hitler les appela à libérer les co-accusés. Lui seul prenait la responsabilité de tout ce qui s'était passé, la responsabilité totale. Après neuf mois, il quitta également la prison de Landsberg "en probation".

Il lui était toujours interdit de parler à Munich, alors il se rendit à Nuremberg. Là, une jubilation indescriptible l'accueillit et l'accompagna à nouveau jusqu'à sa sortie de la ville. La manifestation devant l'hôtel "Deutscher Hof" ne voulait pas finir et lorsque Deutschland-Lied retentit à maintes reprises, il fut profondément ému. Encore et encore, il ouvrit la fenêtre et salua [la foule] avec reconnaissance. Il me tendit alors la main, et dit : "Il n'y a qu'un Nuremberg".

L'invasion des Français provoqua une grande agitation à travers toute l'Allemagne. Des rapports d'atrocités commises par la soldatesque blanche et noire [troupes africaines] se multipliaient de jour en jour. Les meilleurs parmi la jeunesse allemande se précipitèrent vers la région où régnait la tourmente. Des bénévoles de la Première Guerre mondiale et ceux qui, en raison de leur jeunesse, n'avaient pu être mobilisés. Mais surtout, il y avait le nom de *Léo Schlageter*. Il est mort en héros, tombé sous les balles françaises, dans la lande près de Düsseldorf. Sous la protection de la soldatesque française, les dirigeants communistes juifs, en accord secret avec les responsables du gouvernement marxiste à Berlin, organisèrent une rébellion contre la partie inoccupée du Reich. Les Freikorps allemands la renversèrent.

Mais dans l'Allemagne inoccupée aussi, le feu de la rébellion recommença encore et encore. Les grèves de masse se succédaient. Le chômage atteignit des proportions inimaginables, quasiment une "armée" de huit millions fut comptée. Les bâtiments où ils percevaient leurs aides sociales débordaient. Des malédictions et des imprécations menaçaient ceux qui voulaient aider, mais faute de moyens, ne pouvaient rien faire.



"Ici est tombé, abattu sur le commandement de la France, le 26 mai 1923, Albert Leo Schlageter pour la liberté et la paix dans le Rhin et la Ruhr. "

Dans les années 1880, un mouvement antisémite dont on parla beaucoup vit le jour en Allemagne. Afin d'attirer l'attention du public, trois juifs ont mis le feu à une synagogue et une certaine presse mit cette profanation sur le dos des méchants ennemis des juifs. Mais ils s'étaient tiré une balle dans le pied. Les juifs furent identifiés comme les coupables et reçurent de sévères punitions.

Parce que du côté juif, on savait à quel point le public réagit au crime commis contre la religion, la profanation de cimetière fut inventée et rapportée de manière continue. Rares étaient les semaines qui s'écoulaient sans que des pierres tombales renversées ne soient signalées et "*les types au svastika*" ["*Hakenkreuzler*"] soupçonnés d'être les coupables. Pour la police du système à l'époque, étant donné leur empressement à servir les juifs, les "*types au svastika*" étaient devenus les proies à abattre par excellence, ils "*savaient*" donc pertinemment où les "*profanateurs de cimetière*" devaient être recherchés, chez les "*Nazis*" bien sûr.

Un travailleur social-démocrate dans une ville de Franconie - poussé par sa conscience - rapporta à un dignitaire du parti après 1933 que la "*profanation de cimetière*", dont le journal rouge accusa les Nationaux-Socialistes, avait été menée sur ordre juif. Par conséquent, on cherchait par des méthodes aussi basses pendant la période de lutte à dégrader l'image du mouvement national-socialiste qui était en forte progression auprès du public sensible.

Des marches de masse dans les rues ! Des manifestations de masse sur des places publiques ! Ici, le drapeau rouge de la rébellion, là le drapeau avec la croix gammée ! Ici le communiste, là, le National-Socialiste. Horst Wessel est assassiné à Berlin par un gang rouge mené par la juive Kuhn ! La chanson "*Horst Wessel*", chanté par des millions d'Allemands pleins d'espoir, s'élance vers le ciel ! Les partis ont augmenté leurs effectifs de moitié ! Les élections s'enchaînent ! Rien ne change !

Jour du Parti du Reich, 1927 à Nuremberg. La ville des Jours du parti du Reich de l'ancienne gloire impériale est devenue le lieu cérémoniel des Nationaux-Socialistes. Toutefois, l'espoir des croyants [au mouvement National-Socialiste] grandit, cependant la haine des dévoyés [par toute sorte de propagande "*anti-Nazis*"] est illimitée. Allemands contre Allemands. Le nombre de personnes mutilées ou assassinées est grand et devient de plus en plus grand. Seigneur dieu du ciel, où êtes-Vous ?

Adolf Hitler devient Führer du Peuple [Dirigeant du Peuple]

Nous sommes le 30 janvier 1933. Les colonnes SA et SS marchent, illuminées par la lumière de leurs torches, sous les jubilations de la capitale conquise du Reich et passent le "*Brandenburger-Tor*". ["*Tor*" = grande porte - comme l'Arc de triomphe à Paris] Vieux maréchaux et autres vétérans de la première guerre mondiale regardent muets d'émotion le défilé, est-ce vraiment la réalité ? Ou n'est-ce qu'un rêve ?

Les cloches de l'église "*Postdammer Garnisons-Kirche*" n'arrêtent pas de sonner. Le grand roi sort de sa crypte pour bénir le miracle qui se produit : le generalfeldmarshall von Hindenburg, le président de la république, reçoit le serment de loyauté de son kanzler Adolf Hitler. L'Allemagne s'est réveillée !

1 mai 1933. De la tribune donnant sur le terrain "*Tempelhofer Feld*", parle le kanzler du Reich et Führer du Peuple Allemand, il parle et demande aux millions d'Allemands : "*Donnez-moi 4 ans !*"

Le peuple lui donne ce temps demandé, les haut-fourneaux sont activés, dans les usines les machines tournent à nouveau et 8 millions de chômeurs retrouvent leur travail ! Les paysans, libérés de "*la main de Juda*", sèment à nouveau des plantes aux fleurs ravissantes ! Un profond sentiment de joie s'empare de tout le pays !



Brandenburger-Tor

Joseph Goebbels, l'aide précieuse du Führer, annonce aux Nations Unies à Genève la volonté du peuple allemand, de recouvrer sa liberté, comme le firent autrefois leurs ancêtres. Des armes sont forgées. La Reichswehr devient le noyau des nouvelles troupes du pays. Ces premiers bataillons marchent vers la "*zone de la honte*" au bord du Rhin. La Saar revient dans le Reich, dans l'Ost par contre la plaie ne se referme pas : le pont vers les Terre de l'Ost est encore coupé par un terrible dictat qui attend toujours une solution pacifique entre Allemands et Polonais.

Et au-dessus de tout étaient les "*lois de Nuremberg !*"

Les lois de Nuremberg

Chaque peuple a le droit et le devoir de se doter des lois qu'il reconnaît comme nécessaires à sa préservation. Au début de la guerre qui a fait de la terre promise de Canaan celle des juifs, Moïse, le chef des juifs avait dicté sa loi :

"Tu ne donneras pas tes filles aux gens du pays dans lequel tu entreras, et tes fils ne doivent pas prendre pour femmes les filles des étrangers."

Cette loi de Moïse a donc interdit le mélange du sang juif avec le sang des personnes étrangères et a ainsi permis la propagation continue du bassin génétique juif et la préservation de la nature unique typiquement juive et intellectuelle-psychologique unique pour l'éternité. Cette loi est donc une loi de protection pour la préservation de la race juive.

Après la conquête de Canaan, la loi de protection raciale juive donnée par Moïse n'était plus respectée par de nombreux juifs. Ils avaient pris pour femmes les filles des peuples soumis et avaient mis au monde des enfants nés de leur union. Dans cette progéniture, l'élément spécifiquement juif de l'essence physique et intellectuelle-psychologique menaçait de plus en plus de disparaître. Ce fut le prêtre juif Ezra, qui renouvela la loi de Moïse et sauva ainsi de la dissolution la race juive. Comme l'indique le Livre d'Ezra dans les chapitres 9 et 10, le prêtre juif Ezra convoqua une assemblée populaire, dans laquelle la violation des lois fut décrétée comme une infraction grave et comme une offense envers Dieu :

"Après avoir entendu une telle chose, je fus désemparé. J'ai étendu mes mains et j'ai dit : mon Dieu, j'ai peur et j'ai honte de lever les yeux vers Toi, mon Dieu, car nos péchés planent au-dessus de nous et notre culpabilité est aussi grande que le ciel."

Sechanja s'est fait l'orateur de l'assemblée populaire :

"En effet, nous avons péché, nous voulons expulser toutes les femmes et leurs enfants d'eux !"

Après qu'Ezra leur ait fait prêter serment, *"qu'ils agissent selon ces mots"*, la plus grande expulsion massive de tous les temps commença :

Toutes les femmes non juives mariées à des juifs, ainsi que les enfants issus de ces mariages, furent expulsés de la communauté juive !

On ne sait pas si, à cette époque, il y eut des gouvernements alliés qui déclarèrent que l'expulsion massive de femmes et d'enfants étaient inhumaine et s'ils s'étaient engagés envers les expulsés en utilisant tous les moyens en leur pouvoir.

Mais Ezra est justement célébré par les juifs comme l'un des plus grands prêtres et dirigeants. Grâce au renouvellement de la loi de protection de la race créée par Moïse, il sauva les juifs de la disparition. Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains n'appartiennent plus qu'à l'histoire, parce qu'ils n'ont pas restreint le mélange de leur sang avec d'autres races. Mais le peuple juif leur a survécu, il vit encore aujourd'hui, et au 20ème siècle, il est en train de gagner sa plus grande victoire : la domination mondiale !

Ce que la *"loi de Nuremberg"* devait devenir pour le peuple allemand est ce que furent et sont encore pour les juifs les lois de Moïse et leur renouvellement par Ezra. C'est cette loi qui fut adoptée en 1935 par le Reichstag allemand et porte la désignation : **"Loi pour la protection du sang allemand et de l'honneur allemand"**. [Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre, vom 15. September 1935, **voir annexe**] *"La loi de Nuremberg"* devrait être pour le peuple allemand ce que la loi de Moïse et d'Ezra était, et est aujourd'hui encore, pour les juifs: une protection pour sa conservation. Cela devrait empêcher que la virginité

allemande soit encore soumise au déshonneur par des peuples étrangers et que le sang allemand se mélange encore à celui des juifs. La *"loi de Nuremberg"* n'était donc pas une attaque contre un autre peuple ou une autre race, mais plutôt **une loi pour la protection de la continuité de l'existence du peuple allemand**. La *"loi de Nuremberg"* sera célébrée un jour par l'histoire comme l'œuvre de législation la plus importante du XXe siècle et avec elle, son créateur Adolf Hitler.

Bien que les juifs prennent soin de préserver la loi de protection qui leur a été donnée par Moïse et qui fut renouvelée par Ezra, ce sont eux qui combattent la *"Loi de Nuremberg"* pour la protection du peuple allemand en tant qu'attaque contre les juifs et donc comme un crime contre la *"Liberté démocratique"*. Que les juifs aient exigé, et soient également parvenus à l'abolition de la *"loi de Nuremberg"* par les gouvernements alliés, révèle le niveau de leur influence sur les événements mondiaux.

La guerre et la culpabilité de la guerre

La Seconde Guerre mondiale a balayé l'Europe. Le Führer est mort. Le Grand Reich allemand a été brisé. Les villes allemandes sont en ruines. Le peuple allemand a été asservi à son ennemi par la dette et les intérêts. Dans la Première comme dans la Seconde Guerre mondiale, les soldats anglais, américains et russes furent les exécuteurs. Mais qui est le véritable vainqueur de cette guerre ? Est-ce les peuples d'où ces soldats sont venus ?

La prise de contrôle du gouvernement par le Führer en 1933 fut pour le monde juif le signal de passer à l'attaque. ***La presse juive mondiale a réclamé le boycott mondial contre l'Allemagne.*** La réponse de l'Allemagne fut le boycott de 24 heures sur les entreprises juives, le 1er avril 1933. Aucun juif n'a perdu sa vie dans le processus, et aucun immeuble juif ne fut endommagé. Le contre-boycott, commandé par la direction du parti et mené sous mon contrôle, était censé mettre en garde les juifs du monde entier contre la provocation envers l'Allemagne national-socialiste.

Depuis lors, des attaques malveillantes contre l'Allemagne national-socialiste sont encore apparues dans la presse mondiale. Il était indubitable qu'avec cette propagande dans le monde, exécutée sans interruption, on croyait que l'existence d'une Allemagne national-socialiste constituait un danger pour les autres nations. L'écrivain juif Emil Ludwig, qui avait émigré en France, parla particulièrement clairement des souhaits et des intentions juives dans la revue *"Les Annales"* :

"Hitler ne veut pas la guerre, mais il sera obligé de la faire."

L'ambassadeur polonais aux États-Unis, le comte Potocky, a écrit à son gouvernement à Varsovie, à un moment où en Europe, personne ne pensait qu'une Seconde Guerre mondiale n'arriverait ou ne devait venir, qu'il avait eu l'impression que les juifs influents à Washington travaillaient à une nouvelle guerre mondiale. (Voir le Livre blanc allemand).

Le rapport de l'ambassadeur de Pologne, Potocky, à qui personne ne pouvait reprocher de préjugé contre la communauté juive mondiale et qui n'était pas non plus un ami de l'Allemagne nationale-socialiste, suffirait seul à répondre pleinement à la question de la culpabilité de la guerre. La culpabilité de la Seconde Guerre mondiale

est née au moment où le Dieu Jehovah, par la bouche du maréchal Moïse, donna au peuple juif les instructions :

"Vous devriez engloutir tous les peuples !"

Avec la défaite de l'Allemagne national-socialiste dans la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive internationale a remporté la plus grande victoire de son histoire.

Le Führer

Le Führer n'est pas mort ! Il demeure dans la création de son esprit proche de Dieu. Il survivra à la vie de ceux qui furent damnés par le destin pour n'avoir pas voulu comprendre le Führer alors qu'il vivait encore. Ils sombreront dans la tombe et seront oubliés. L'esprit du Führer continuera à travailler dans le temps et deviendra le sauveur de son peuple asservi et de l'humanité dévoyée.

Commentaire de conclusion

Un directeur juif de la prison m'a dit que cela lui plaisait, même dans la situation où je me trouvais, que je me tienne debout pour ma cause. Ce qui pour ce fonctionnaire juif de la prison, qui, dans son témoignage de respect, sans le vouloir, proclamait par sa propre attitude décente, produisait de la stupeur, était pour moi évident. Je serais un chien si parce que prisonnier de l'ennemi, je désavouais ce qui est ma conviction depuis plus de 25 ans. Cette conviction est en accord avec la demande du leader sioniste Theodor Herzl :

"Tant que les juifs seront forcés de vivre ensemble avec d'autres personnes, l'antisémitisme continuera d'exister. La paix mondiale désirée par les peuples ne pourra devenir un fait que si les juifs du monde reçoivent également une patrie nationale."

Mondorf, 3 août 1945
Maison des détenus
Julius Streicher



J. STREICHER

ANNEXE

Loi pour la protection du sang et de l'honneur allemands du 15 septembre 1935

Pénétré de la conscience que la pureté du sang allemand est la condition nécessaire de la perpétuation du peuple allemand, et inspiré par la volonté indomptable d'assurer quoi qu'il arrive l'avenir de la nation allemande, le Reichstag a adopté à l'unanimité la loi suivante, qui est proclamée par la présente :

§1.1. Les mariages entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdits. Les mariages conclus malgré cette interdiction sont nuls, même s'ils ont été conclus à l'étranger de façon à contourner la présente loi.

§1.2 L'action en annulation ne peut être initiée que par le procureur public.

§2. Les relations extraconjugales entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdites.

§3. Les juifs n'ont pas le droit d'employer dans leur ménage des citoyennes de sang allemand ou apparenté de moins de 45 ans.

§4.1. Il est interdit aux juifs de hisser et d'arborer les couleurs nationales du Reich.

§4.2. Il leur est par contre autorisé d'arborer les couleurs juives. L'exercice de ce droit est protégé par l'État.

§5.1. Quiconque contrevient au § 1 sera puni d'une peine de bague.

§5.2. L'homme qui contrevient au § 2 sera puni d'une peine de prison ou de bague.

§5.3. Quiconque contrevient aux dispositions des §§ 3 et 4 sera puni d'une peine de prison pouvant aller jusqu'à un an et d'une amende ou d'une de ces peines.

§6. Le ministre de l'Intérieur du Reich, en accord avec le représentant du Führer et avec le ministre de la Justice du Reich, prend les dispositions légales et administratives nécessaires pour appliquer et compléter la présente loi.

§7. La loi entre en vigueur le jour de sa promulgation, à l'exception du § 3 qui n'entre en vigueur que le 1er janvier 1936.

Nuremberg, le 15 septembre 1935

lors congrès « liberté » du parti du Reich

Le Führer et chancelier du Reich, Adolf Hitler

Le ministre de l'Intérieur du Reich, Frick

Le ministre de la Justice du Reich, Dr. Gürtner

Le représentant du Führer, R. Hess, ministre du Reich

TA 9863/5012

Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes
und der deutschen Ehre.

Vom 15. September 1935.

Durchdrungen von der Erkenntnis, daß die Reinheit des deutschen Blutes die Voraussetzung für den Fortbestand des Deutschen Volkes ist, und beseelt von dem unbeugsamen Willen, die Deutsche Nation für alle Zukunft zu sichern, hat der Reichstag einstimmig das folgende Gesetz beschlossen, das hiermit verkündet wird:

§ 1

- (1) Eheschließungen zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes sind verboten. Trotzdem geschlossene Ehen sind nichtig, auch wenn sie zur Umgehung dieses Gesetzes im Ausland geschlossen sind.
- (2) Die Nichtigkeitsklage kann nur der Staatsanwalt erheben.

§ 2

Außerehelicher ~~Geschlechtsverkehr~~ ¹⁰ zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes ist verboten.

§ 3

Juden dürfen weibliche Staatsangehörige deutschen oder artverwandten Blutes unter 45 Jahren in ihrem Haushalt nicht beschäftigen.

§ 4

- (1) Juden ist das Hissen der Reichs- und Nationalflagge und das Zeigen der Reichsfarben verboten.
- (2) Dagegen ist ihnen das Zeigen der jüdischen Farben gestattet. Die Ausübung dieser Befugnis steht unter staatlichem Schutz.

./.

Original 2248.

§ 5

- (1) Wer dem Verbot des § 1 zuwiderhandelt, wird mit Zuchthaus bestraft.
- (2) Der Mann, der dem Verbot des § 2 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis oder mit Zuchthaus bestraft.
- (3) Wer den Bestimmungen der §§ 3 oder 4 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis bis zu einem Jahr und mit Geldstrafe oder mit einer dieser Strafen bestraft.

§ 6

Der Reichsminister des Innern erläßt im Einvernehmen mit dem Stellvertreter des Führers und dem Reichsminister der Justiz die zur Durchführung und Ergänzung des Gesetzes erforderlichen Rechts- und Verwaltungsvorschriften.

§ 7

Das Gesetz tritt am Tage nach der Verkündung, § 3 jedoch erst am 1. Januar 1936 in Kraft.

Nürnberg, den 15. September 1935,
am Reichsparteitag der Freiheit.

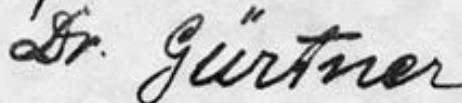
Der Führer und Reichskanzler.



Der Reichsminister des Innern.



Der Reichsminister der Justiz.



Der Stellvertreter des Führers.

